

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn
corsaire

Dalayrac, Nicolas
Poisson de la Chabeaussière, Ange-Etienne-Xavier
Paris ; Bruxelles, 1787

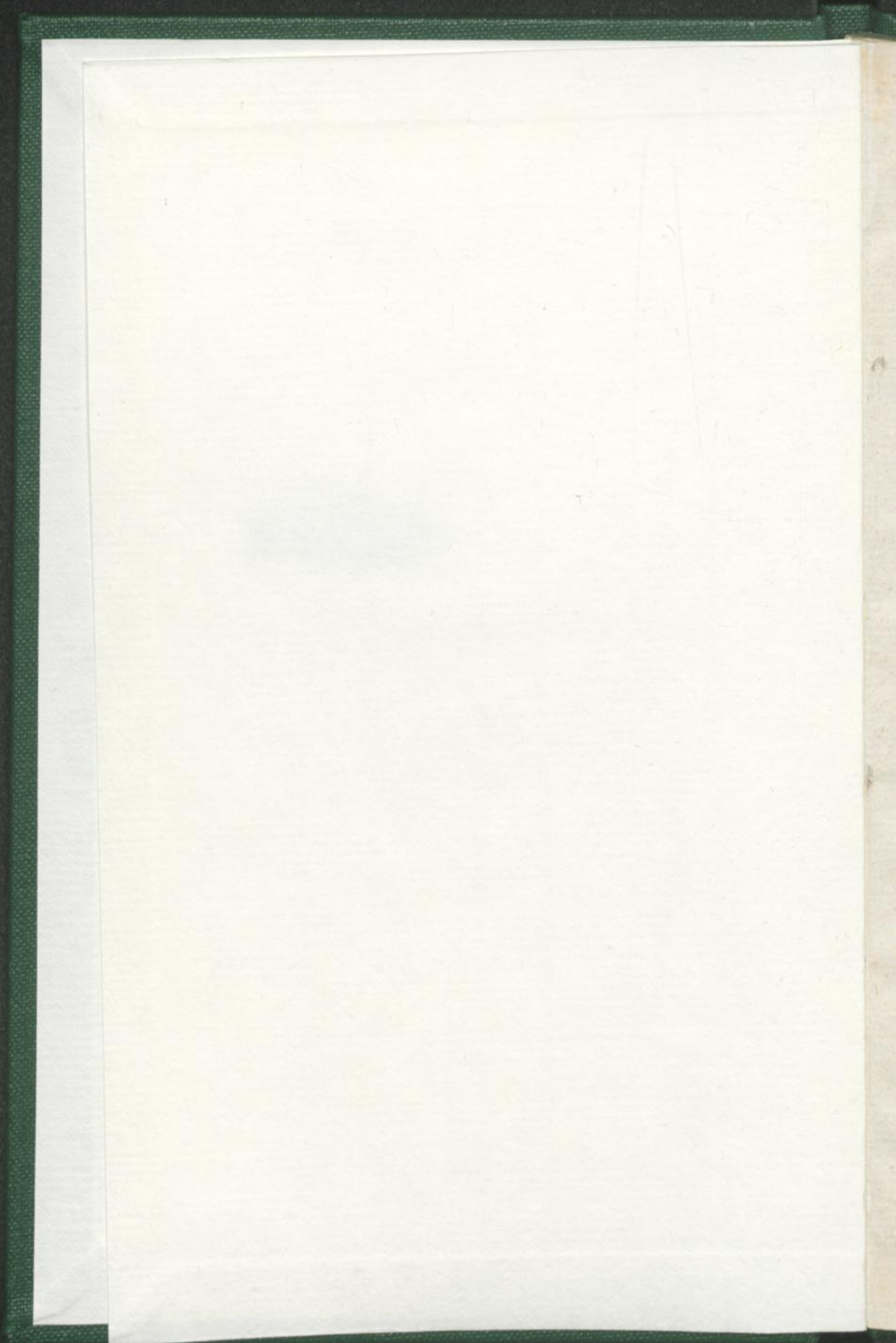
urn:nbn:de:hbz:5:1-17788

Fc
386
6

Fc386/6



✱F+C386/06✱



LE
CORSAIRE,
COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES;

*Représentée pour la première fois à Versailles devant
Leurs Majestés le Vendredi 7 Mars 1783, & à
Paris, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le
Lundi 17, reprise avec les changemens, le Jeudi 10
Mai 1785.*

MISE EN MUSIQUE

Par Mr. D'ALAYRAC.

*Verf. nach Barbier: Aug. - Et. - Hav. Poisson de
La Chateausserie et
d'Alairac*



A PARIS,

Et se trouve à BRUXELLES,

Chez EMMANUEL FLON, Imprimeur-Libraire,
rue des Fripiers.

M. DCC. LXXXVII.

1852 8,24

PERSONNAGES.

MAHAMET.

FLORVILLE.

NARSIT.

Ier. GEOLIER.

II^{me}. GEOLIER.

ZIMA.

FLORENTINE ou JULIE.

LISETTE, *suivante de Florentine.*

GARDES.

Le Théâtre représente les Jardins de Mahamet, à droite du Spectateur, à la première Couliſſe un petit Kiosk, à la manière du pays ainſi que les Jardins, & à la fenêtre duquel Zima paraît dans la finale du ſecond Acte, à gauche un peu plus bas eſt un Pavillon à côté duquel Florville eſt aſſis ou debout au lever de la toile.

La Scène eſt à Alger.



LE
CORSAIRE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIERE.

FLORVILLE, *seul.*

SUIS - je donc pour jamais séparé de Julie ?
Quand les flambeaux d'himen alloient briller pour nous,
Je me suis vu priver du bonheur de ma vie,
Et peut-être son cœur en ce moment m'oublie :
Ah ! ce malheur seroit le plus cruel de tous.

ROMANCE.

Que de maux loin de toi
J'éprouve, ô ma Julie !
Il n'est plus dans la vie,
Aucun plaisir pour moi,
L'ennui qui me dévore
Doit-il bientôt finir ?
Ah ! si j'existe encore
C'est par ton souvenir.

Ciel ! daigne à mon amour,
Rendre enfin ma Julie,
Je donnerais ma vie
Pour la voir un seul jour
D'une absence cruelle
C'est trop long-tems souffrir,
Et vivre ainsi loin d'elle,
C'est bien plus que mourir.

Pourquoi faut-il gémir en ce climat barbare,
 Esclave d'un corsaire, & sans aucun appui !
 Envain depuis six mois, par une amitié rare,
 Mahamet cherche-t-il à calmer mon ennui
 Ses bienfaits font un poids pour mon ame flétrie,
 Rien ne peut adoucir mes chagrins dévorans :
 Ses richesses, ses biens ne me font pas envie ;
 J'aime mieux rester pauvre & retrouver Julie,
 S'enrichir est le vœu des cœurs indifférens.



SCÈNE II.

NARSIT, FLORVILLE

NARSIT.

DE Tunis un corsaire apporte cette lettre,
 Elle s'adresse à vous. (*il sort.*)



SCÈNE III.

FLORVILLE, *seul.*

DI EUX ! quel rayon d'espoir
 En ce moment, vous daignez me permettre ?
 C'est la main de Julie. (*il ouvre la lettre*)
 Ah ! que viens-je de voir.
 Depuis plus de trois mois cette lettre est écrite
 Quel malheur dans Alger la fait rentrer si tard.
 (*Il lit.*)

„ Mon cher Florville, l'événement qui nous a séparé
 „ au moment de nous unir, à été suivi de trois mois
 „ de persécutions de la part d'un tuteur inexorable ;
 „ mais le sort semble vouloir réparer ses injustices, en
 „ me laissant tout à coup par sa mort maîtresse de mon
 „ destin. Après trois mois de recherches infructueu-
 „ ses, je viens d'apprendre que vous êtes esclave à
 „ Tunis,

A Tunis! qui peut donc l'avoir si mal instruite?

ô Ciel! préserve nous de tout fâcheux hazard.

(*Il lit.*)

„ Je vole vous rejoindre , ma fortune est modique ,
 „ & vous êtes sans biens ; mais je pourrai du moins
 „ partager vos fers , si je ne puis les briser. Je me
 „ flatte de détruire tous vos soupçons & de vous
 „ prouver par cette démarche que je suis toute à
 „ vous. JULIE.

A quels dangers affreux , je la vois exposée
 Quel chagrin douloureux , pour son ame abusée ,
 De me chercher en vain quel sera son recours ?
 Que ne puis-je du moins voler à son secours.

A R I E T T E.

Affreux destin dans l'esclavage
 Pourquoi m'as-tu réduit
 Ta cruauté qui me poursuit
 Se plaît à redoubler ma rage.
 De la douceur de te revoir,
 O ma Julie, amante adorée,
 Ta lettre à mon ame enivrée,
 Sembloit promettre un doux espoir.
 Vaine apparence!
 Fausse espérance!
 Tout augmente mon désespoir.



SCENE IV.

FLORVILLE, MAHAMET.

FLORVILLE.

CIEL avec bonté
 Vois ma douleur extrême
 Pour chercher ce que j'aime
 Rends-moi la liberté.

MAHAMET. (*à part*)

Il réclame sa liberté.

R É C I T A T I F.

Florville, je vous la rends.

FLORVILLE.

O Ciel est-il possible!

LE CORSAIRE,

MAHAMET.

DUO.

Allez jouir de la douceur
De revoir une amante adorée
Mon ame enivrée
Partagera votre bonheur.

Tous deux

Bonheur suprême !

FLORVILLE.

Quoi c'est l'amitié sensible.

MAHAMET.

Oui, oui, l'amitié sensible.

FLORVILLE.

Qui vient m'offrir la liberté.

MAHAMET.

Vient vous offrir la liberté.

Oui, Florville, volez sur les pas de Julie,
Et revenez bientôt avec elle en ces lieux,
Au sein de l'amitié resserrer de doux nœuds ;
Faire votre bonheur est toute mon envie ;
C'est de votre rançon le seul prix que je veux.

FLORVILLE.

Disposez de mes jours, ami trop généreux ;
Vos bienfaits à jamais vivront dans ma mémoire.

MAHAMET.

Vous êtes mon ami, je me plais à le croire ;
A ce titre lisez tout à fait dans mon cœur,
Si depuis quelques jours vous m'avez vu rêveur
Si j'ai paru vous fuir, l'amour en est la cause.
Oui, j'aime, cher Florville, & j'aime avec fureur.
Hélas ! à quels dangers, je sens que je m'expose !
Une nouvelle esclave, arrivée en ces lieux
Depuis un mois, séduit & mon cœur & mes yeux
Florentine est son nom, la France sa patrie ;
En être aimé, serait un bonheur précieux.

FLORVILLE.

Hé quoi ! quitteriez-vous cette Circassienne,
A qui vous inspirez un si tendre transport ?

COMEDIE.

7

MAHAMET.

J'en rougis, mais hélas ! l'amour est le plus fort.
Aucune passion n'est égale à la mienne,
Je me sens par mes feux maîtriser malgré moi ;
Zima m'inspire encore, un sentiment sincère,
L'estime & l'amitié m'enchaînent sous sa loi,
Je ne la verrais pas me quitter sans effroi ;
Mais je suis entraîné vers la jeune étrangère.
Ce désir violent satisfait une fois,
Ne peut durer, Zima reprendra tout ses droits
En couvrant bien mes feux des voiles du mystère.

FLORVILLE.

L'amour qu'elle a pour vous bientôt l'éclaircira :
Si souvent à ses pieds votre cœur lui jura,
Que rien ne troublerait une union si chère,
Depuis, lui disiez-vous, que j'ai vu vos appas,
Je ne puis plus trouver de beauté qui me plaise.

MAHAMET.

Je n'avais pas encor rencontré de Française,
Vos femmes, par un art que l'on n'aperçoit pas,
Allument dans nos cœurs une subtile flâme,
Subjuguent à la fois, les yeux, l'esprit & l'ame,
C'est un je ne fais quoi d'intéressant & doux,
Dont votre pays seul semble avoir les modèles,
Que chercheraient envain tous les climats jaloux :
L'art de plaire je crois fut inventé par elles,
Mais, dit-on, l'habitude, ou le soin de charmer,
Nuit souvent dans leur cœur au doux besoin d'aimer,
De grace, apprenez-moi comment pour la séduire,
Avec une Française il faudroit me conduire !

FLORVILLE.

Par des soins assidus intéresser son cœur
Marquer adroitement l'espoir d'être vainqueur,
Ne jamais négliger rien de ce qui la touche
Soumis avec noblesse, adorer sa fierté,
Il faut toujours avoir auprès de la beauté,
Le désir dans les yeux, le respect dans la bouche.



LE CORSAIRE,
ARIETTE.

L'amour doit marcher pas à pas,
S'il veut séduire une Française,
Il faut, pour qu'on lui plaise,
Tendres soins, égards délicats
Et si son âme enfin s'apaise,
La victoire à bien plus d'appas. *fin.*

Son cœur fier autant que sensible
Dédaigne un maître impérieux,
L'autorité blesse ses yeux,
Son âme devient invincible.
Il faut, il faut, pour qu'on l'apaise,
Tendres soins, égards délicats,
Ou son âme devient inflexible;
Mais pour la rendre sensible,
L'amour doit marcher, &c.

Mais après de si doux combats,
L'amour se glisse dans son âme,
Le plaisir vole sur ses pas,
Son cœur s'émeut & s'enflame,
Elle cède, & vous dit tout bas,
En couronnant votre flamme,
L'amour doit marcher, &c.

MAHAMET.

Moi la contraindre; ah ciel ! mais vous, mon cher
Florville,
Vous, qui me connoissez, quoi vous ne savez pas
Qu'un hazard seul m'a fait corsaire en cette ville !
Que des mœurs du pays, je ne fais aucun cas !
Que la liberté règne en mes petits états.
Je veux de Florentine éloigner toute crainte,
La devoir à l'amour & non à la contrainte,
Et prompt à me soumettre à ses moindres désirs,
Arriver à son cœur par l'attrait des plaisirs.

FLORVILLE.

Voilà les sentimens qui sont fait pour lui plaire.

MAHAMET.

Elle est sensible aux soins que mon amour lui rend;
Mais elle fuit mes yeux & s'obstine à se taire.

FLORVILLE.

Peut-être un peu d'audace alors est nécessaire;
On ne fuit pas les yeux d'un homme indifférent :

MAHA-

La bouche tait souvent ce que le cœur souhaite,
Il faut lui ménager, en amant délicat,
Ces deux goûts dominans, la gloire du combat,
Et le plaisir de la défaite.

M A H A M E T.

Je vous entends, brusquer un peu l'affaut.

F L O R V I L L E.

Je vous le dis tout bas, mais je crois qu'il le faut.
On fait quelques essais qui ne peuvent pas nuire,
Faire naître en son cœur un trouble intéressant;
Etre tout à la fois délicat & pressant,
Voilà tout le secret du grand art de séduire.

M A H A M E T.

Il me vient une idée, & vous me servirez;
Avant de me quitter, tâchez, mon cher Florville,
De voir si dans son cœur l'accès m'est plus facile,
Vous nous verrez ensemble & vous en jugerez.
Il se peut qu'avec vous elle ait moins de réserve;
Parlez en ma faveur; votre amour vous préserve
Du danger d'être ici jaloux de mes progrès.
Prenez garde pourtant, il ne faut rien vous taire;
Cette esclave est charmante, en voyant ses attraits,
Craignez qu'en vous l'amour ne lance tous ses traits.
Vous ne connoissez pas quel est mon caractère.

A R I E T T E.

Pour mon ame douce & sensible,
L'amitié rendre a mille attraits
J'aime à goûter s'il est possible
Le calme enchanteur de la paix
Mais si quelque obstacle m'arrête,
Bientôt succède la tempête,
Mon sang s'allume
Le feu qui me consume
Embrase tout mon cœur
Et le vent de la haine
Qui bientôt s'y déchaîne
Y souffle sa fureur. *fin.*
Ami généreux, ami sensible,
Rival implacable & jaloux.
Oui, si quelque obstacle, &c.

F L O R V I L L E.

Moi l'aimer, Mahamet, ne l'appréhendez pas.
Quand on a le bonheur, d'être aimé de Julie,
On peut voir, sans péril, tous les autres appas.

B

A l'amitié je me confie.

Je vais la prévenir & reviens promptement.
Depuis son arrivée elle n'est point sortie,
Mais je veux que bientôt sa présence chérie,
Embellisse ces lieux de son aspect charmant.
Pour lui parler de moi, trouvez-vous y de grace.

F L O R V I L L E.

Je vous dois trop, pour vous rien refuser,
Mais je fors un moment m'informer sur la place,
Si pour un prompt départ, on peut tout disposer.
(*il sort.*)



S C E N E V.

M A H A M E T , N A R S I T.

N A R S I T.

A H Seigneur, ce français va revoir sa patrie,
Si vous vouliez combler vos bienfaits aujourd'hui,
Vous me permettriez de partir avec lui;
Cette grace feroit le bonheur de ma vie.

M A H A M E T.

Vous voulez me quitter, d'où naît donc le désir
Qu'en ce moment vous montrez pour partir?

N A R S I T.

Tenez, s'il faut, Seigneur, parler avec franchise,
Ma place me déplaît il faut en convenir,
Je voudrais voyager, tant soit peu m'étourdir
Vous êtes amoureux, c'est un moment de crise,
La garde du sérail va m'être encor commise;
Si vous saviez combien je hais cet emploi-là,
Il faudra surveiller Florentine & Zima,
Ce sera chaque jour quelque scène nouvelle;
Elles vont se haïr si cordialement.
Deux femmes, dès qu'il faut disputer un amant,
Font un bruit à tourner la meilleure cervelle,

Et sur moi tombera tout le désagrément.
 Le sérail divisé fera mille querelles,
 Les tours vont se remplir d'esclaves, de rebelles,
 Ces tours ont pour gardien deux maudits renégats.
 Qui vont recommencer leurs éternels débats,
 Se haïr & se nuire est leur unique étude
 Et puis cette Française à toujours sur ses pas,
 Une soubrette aimable & qui prend l'habitude,
 De m'agacer : vraiment elle a du goût pour moi,
 Et je voudrais la fuir sans lui dire pourquoi.
 Je ne puis accepter l'honneur qu'on veut me faire,
 La pauvre enfant m'inscrit au rang de ses amans,
 C'est qu'elle ne fait pas qu'une loi, bien sévère,
 A défendu l'himen aux valets musulmans,
 La voici.....



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

MAHAME T. (*a Narfit*)

SOYEZ libre, il faut vous satisfaire,
 (*à Lisette*)

Bon jour, ma belle enfant; vous combler de bienfaits
 Vous & votre maîtresse est mon unique affaire
 Le plus ardent de mes souhaits
 C'est qu'ici toutes deux vous paraissiez vous plaire.
 Florentine est visible !

LISETTE.

Oui, Monsieur le Corsaire.

MAHAME T.

Je vole à ses genoux oublier l'univers..
 (*Il sort en faisant un signe gracieux à Lisette.*)





SCÈNE VII.

NARSIT, LISETTE.

LISETTE.

MA foi dans ce pays, l'on n'est pas fort à plaindre.
 Je croyois qu'un corsaire étoit un cœur pervers
 Mais je vois qu'en ces lieux, nous n'avons rien à craindre
 Je me trouve à merveille ici.

Pour ma maîtresse, on a beaucoup de complaisance
 Pour moi vous en avez beaucoup aussi;
 Mahamet me paroît brave homme, en conscience
 Vous le servez, tel maître tel valet,
 Le proverbe a raison: cette maison me plaît
 Et je ne trouve rien à regretter en France.

NARSIT.

Sans doute vous n'aimiez personne.

LISETTE.

Mon dieu non;
 L'amour m'a jusqu'ici semblé pure folie;
 Mais il ne faut de rien répondre dans la vie.
 On trouve quelquefois l'écueil de sa raison
 Sans, s'en douter. Alors c'est chose assez jolie
 D'aimer. . . . qu'en pensez-vous!

NARSIT.

Oh! mon opinion
 Sur un pareil sujet est très-indifférente
 Mais vous, pour n'aimer rien, vous êtes trop charmante.

LISETTE (*bas.*)

Il va se déclarer; (*haut*) parlez-moi tout de bon:
 Est-ce un plaisir d'aimer! ou bien est-ce un délire:
 Les uns disent qu'oui, d'autres disent que non:
 Je m'en rapporte à vous.

NARSIT.

Je ne puis trop vous dire
 Pour vous parler de bonne foi,
 Personne là-dessus n'est moins instruit que moi.

L I S E T T E.

N'importe on a toujours sur cela quelque idée.

(à part.)

Il est timide , il faut l'encourager.

N A R S I T , (à part.)

Elle veut m'agacer : la chose est décidée.

Dans quels discours elle va m'engager !

(haut.)

Ce n'est pas tout d'aimer, le grand point est de plaire.

L I S E T T E.

On plaît presque toujours , quand on aime vraiment.

Notre sexe d'ailleurs , ne peut pas décevoir

Faire les premiers pas ; c'est au vôtre à les faire.

N A R S I T.

Eh bien ! je vois qu'il faut vous parler franchement

Avant très-peu de tems je quitte cette ville

J'ai pris un nouveau maître , & pars incessamment

Le voici.



SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FLORVILLE.

F L O R V I L L E.

D I E U X ! Lifette !

L I S E T T E.

ô Ciel ! Monsieur Florville

F L O R V I L L E.

Que fait Julie ? hélas !

L I S E T T E.

Elle est ici.

F L O R V I L L E.

Comment ?

Depuis un mois..... en route elle a cru très-utile
 Pour fuir de plus grands maux, de forger un roman,
 Vous chercher à Tunis fut notre premier plan,
 Florentine est le nom qu'elle a pris.

F L O R V I L L E.

Dieux ! qu'entends-je !
 Quel coup de foudre ! ô ciel ! pour mon cœur allarmé ;
 Et Mahamet m'a dit qu'il s'en croyoit aimé !
 Je suis perdu.

N A R S I T.

Quel désespoir étrange !

F I N A L E.

F L O R V I L L E.

ô Sort funeste !
 Hélas ! il ne me reste
 Que le destin le plus fatal.

F L O R V I L L E.

L I S E T T E E T N A R S I T.

Tout m'est égal ;
 Il ne me reste
 Que le destin le plus fatal.

Cruelle confidence !
 Non, non, tout m'est égal.

Je la perdrais, contraignons-
 nous.
 Quel sort pour un cœur tendre !
 Hélas ! contraignons-nous.

Plus de prudence,
 Seigneur, plus de prudence,

Contraignez-vous

Oh mon cher maître ! appeaisez-
 vous.
 Mahamet peut entendre.

Il va venir contraignez-vous.
 Le voilà, le voilà.





SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MAHAMET,
FLORENTINE.

MAHAMET.

CHARMANTE Florentine,
Régnez dans ces beaux lieux,
Au sort qu'on vous destine,
Accoutumez vos yeux.

LISETTE, à Florentine, qu'elle prend à part.

Oui, c'est Florville votre amant,
Songez, songez à vous taire.

FLORENTINE.

Hélas ! hélas !
Contraignons-nous en ce mo-
ment.

LISETTE.

Il est perdu sans ce mystère ;
Contraignez-vous en ce mo-
ment.

MAHAMET.

Qu'en voyant ce Français
De vous trouver ensemble
Vos cœurs soient satisfaits.
Vous, le meilleur de mes amis,
Parlez pour moi,
Voici l'instant propice,
Vous me l'avez promis,

MAHAMET.

A l'amitié rendez justice.

FLORVILLE.

Quel supplice !

FLORENTINE

ET FLORVILLE.

Ah ! quel supplice !

En ce moment, contrai-
guons-nous.

LISETTE.

Oui, c'est Florville vo-
tre amant,
Mais songez à vous tai-
re,
Il est perdu sans ce mys-
tère,
Contraignez-vous en
ce moment,
En ce moment contrai-
gnez-vous.

NARSIT.

Voici l'instant propi-
ce,

Parlez pour vous.

FLORVILLE.

Charmante Florentine

Vous voyez près de vous,
L'amant qui vous destine
Un fort aimable & doux.

FLORENTINE.

La triste Florentine
Ne hait plus tant ces lieux,
Le fort qu'on lui destine
Blesse bien moins ses yeux.

MAHAMED.

En ma faveur elle s'explique,
Vous l'entendez, quel plaisir !

FLORVILLE.

Est-ce pour moi qu'elle s'explique,
Je ne puis le saisir.

LISSETTE à Florville.

Oui, c'est pour vous qu'elle
s'explique.

NARSIT à Mahamet.

Oh c'est pour vous qu'elle
s'explique.

MAHAMED.

Parlez-lui donc en-
core,
Vous n'êtes pas assez
pressant.
Dites-lui qu'on l'a-
dore,
Que son cœur soit
content.

FLORENTINE
ET FLORVILLE.

Hélas ! hélas !

Ah ! pour mon cœur
quel moment !

LISSETTE, NARSIT.

Parlez-lui donc en-
core.

Dites-lui qu'on l'a-
dore,
Que son cœur soit
content.

FLORVILLE.

J'ose jurer, pour votre amant,
Qu'il est toujours tendre & sincère.

MAHAMED.

Oh ! s'il vous plaît, tout doucement !
Ce rôle-là je puis le faire.

TOUS, *mais chacun à part.*

Je ne puis plus me taire,
Quel moment, quel moment !

MAHAMED.

Oui, je jure que votre amant
Sera toujours tendre & sincère ;
A vos genoux, recevez son serment.

SCENE.



SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ZIMA.

(*En la voyant entrer, Mahamet se relève étonné.*)

Z I M A.

Quoi! c'est ainsi, parjure!
Que tu trahis ta foi.
Que t'ai-je fait, pour une pareille injure?
Perfide, réponds-moi.

T O U S.

Ah quel courroux!
Appaisez-vous.

M A H A M E T.

Fuyons, aimable Florentine,
Je saurai bien vous délivrer
D'une rivale trop chagrine,
Qui doit ici vous révéler.

(*Il sort avec Florentine.*)



SCÈNE XI.

ZIMA, FLORVILLE, LISETTE,
N A R S I T.

Z I M A.

O fort funeste!
Hélas! il ne me reste,
Que le destin le plus fatal,
Tout m'est égal.

FLORVILLE, LISETTE, NARSIT.

Appaisez-vous,
Madame, écoutez-nous.

Z I M A.

Sur ma rivale & son perfide amant
Je puis signaler ma vengeance.

F L O R V I L L E.

Dieu! que dit-elle, & quel nouveau tourment !

F L O R V I L L E ,

Z I M A.

L I S E T T E , N A R S I T.

Appaisez-vous, écoutez - nous
un moment.

Non, non, non, non.

F L O R V I L L E.

Que votre courroux s'appaise,
Unissons-nous mais en secret.
Rendez-nous l'esclave française
En l'enlevant à Mahamet.

Z I M A.

Quel espoir dans mon cœur renaît,
Vous serviriez mon projet.

Z I M A.

F L O R V I L L E ,

L I S E T T E , N A R S I T.

J'écarterai cette Française;
Mais vous me jurez le secret.

Nous servirons votre projet,
Oui, nous vous jurons le secret.

Z I M A.

D'ici l'on peut entendre,
Pour concerter notre projet;
Ailleurs il faut nous rendre,
Gardons bien le secret.

T O U S.

Rien n'est perdu peut-être,
Le présage est bien doux,
Je sens l'espoir renaître
Rien n'est perdu pour nous.
Le présage est bien doux,
L'amour va travailler pour nous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCÈNE PREMIERE.

Z I M A, *seule.*

R É C I T A T I F.

Q UELS mouvemens confus m'agitent malgré moi.
Le dépit et l'amour ont assiégé mon ame;
Oh! Mahamet, faut-il, quand tu trahis ta flâme,
Faire encor son bonheur de vivre sous ta loi.

A R I E T T E.

Ah! reviens à ma voix,
Ah! reprends tes droits sur mon ame;
Je veux encor subir tes loix.
Ah! réponds à l'excès de ma flâme
Oui, je veux subir tes loix.

Mais si par un refus
Il blesse mon ame allarmée,
Plus de pitié, de regrets superflus.
Pour un ingrat qui m'abandonne,
C'est peu de n'être point aimé,
C'est un affront de ne l'être plus.
Pour un ingrat qui m'abandonne,
Je sens encor mon cœur s'ouvrir.
Un seul instant de repentir,
Et je sens que je lui pardonne.

Oui, commençons toujours, par éloigner l'obstacle
Dont la présence ici s'oppose à mon dessein.
Tout est bien disposé.





SCENE II.

FLORVILLE, ZIMA.

FLORVILLE.

MADAME, puis-je enfin
Espérer que l'amour fasse pour nous un miracle ?

ZIMA.

Je me crois à présent certaine du succès ;
A me servir j'ai des agens tout prêts.
Par un bonheur auquel j'étois loin de m'attendre,
Mahamet a formé le projet pour ce soir,
D'un voyage qu'il est obligé d'entreprendre,
Et sur lequel est fondé mon espoir ;
Un Corsaire Africain, auquel il m'a ravie,
Sourdement dans Alger, conspire contre lui,
Des espions secrets l'instruisent aujourd'hui,
Qu'il se trame un complot d'attenter à sa vie :
Il court ce soir au Dei demander de l'appui.
Voilà l'instant d'agir, nous n'avons rien à craindre.

FLORVILLE.

A le tromper ainsi, pourrais-je me contraindre !

ZIMA.

Votre délicatesse est étrange vraiment !
Osez-vous balancer ! quel scrupule est le vôtre !
Sur l'heure assurez-moi d'un prompt consentement,
Ou de mes intérêts je vais charger un autre,
Et craignez tout alors de mon ressentiment.

FLORVILLE.

Dieux ! je perdrais Julie ! Ah ! prenez sur mon ame
Un empire absolu : qu'exigez-vous, Madame ?

ZIMA.

Il faut tout préparer & sans perdre un moment,
Ecrire à Florentine, afin de l'en instruire.

Sitôt que Mahamet m'en laissera l'instant,
Sous ma fenêtre ici je la ferai conduire;
Et sur le port un vaisseau vous attends,
Tous les deux réunis, fuyez en diligence,
Moi, je vais au ferrail avec intelligence,
Veiller exactement & sur elle & sur lui,
Et décidez enfin, si je dois aujourd'hui,
Faire taire l'amour ou parler la vengeance.

(Elle sort.)



S C E N E III.

F L O R V I L L E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

E H bien! Monsieur, une seconde fois,
Vous avez, je le fais, entretenu Julie,
Êtes-vous satisfait?....

F L O R V I L L E .

Non, Lisette; tu vois.
Un homme au désespoir.

L I S E T T E .

Quelle bisarrerie!

F L O R V I L L E .

Le plaisir de la voir est encor le seul bien
Qu'ait pu me procurer le nouvel entretien;
Mais, ma chère Lisette, il faudroit qu'une lettre
Par toi lui fût remise, & parvint en ses mains
Pour l'informer de nos secrets desseins;
Tâche de la voir seule, & de la lui remettre.
Je vais l'écrire, attends-moi dans ces lieux.

L I S E T T E .

Pour vous servir, je ferai de mon mieux.





SCENE IV.

L I S E T T E , *seule.*

COMME ils s'aiment tous deux, Mais Narfit ne
vient guère,
Il paraît m'éviter, & c'est précisément,
Ce qui me pique au jeu; nous aimons qu'un amant
S'écarte quelquefois de la route ordinaire.
Qu'il ne s'attende pas, qu'il pleure à tout moment,
Soubrette comme moi, possédant l'art de plaire.
Non, Monsieur le faquin, je vous trouve à mon gré,
Vous m'aimerez, sinon. je me consolerais.
Je conçois que l'hymen peut paraître assez drôle,
Que c'est un passetems joliment inventé:
Mais point d'amour, s'il détruit la gaîté;
C'est par-là que je plais, & je garde mon rôle.

R O M A N C E.

On se presse toujours trop tôt,
En désirant le mariage,
C'est un mot, c'est un mot,
C'est un mot qui plaît au jeune âge,
Mais fille s'en repent bientôt,
Et d'un air tout sot,
Dit lorsque son choix n'est pas sage,
La chose ne vaut pas le mot.

Notre destin dépend d'un mot,
Mot sacré qui de nous dispose,
C'est le mot qui mène la chose.
Fille dont l'honneur est le lot,
N'avance pas trop;
On ne doit jamais pour cause,
Risquer la chose avant le mot.

Mais quand on trouve ce qu'il faut,
Pour être heureuse en mariage,
Dans le mot tout plaît, tout engage,
Le cœur s'en apperçoit bientôt,
Et chante tout haut,
En chérissant l'esclavage:
La chose vaut mieux que le mot.



SCENE V.

NARSIT, LISETTE.

NARSIT.

COMME vous dégoîsez

LISETTE.

C'est que je suis contente

NARSIT.

Je viens de m'occuper de l'affaire importante,
Dont m'a chargé Florville aussi bien que Zima,
Sur un vaisseau j'ai retenu nos places.

LISETTE.

Tout me paraît aller bien jusques-là.

NARSIT.

Si Julie y consent.

LISETTE.

Elle y consentira.

Le tout est d'empêcher qu'on découvre nos traces ;
Mais je le crois aisé : parlons un peu de nous.

NARSIT, à part.

Ah ! voilà la chanson. (*haut.*) Eh bien, que voulez-vous ?

LISETTE.

En France il est pour nous un très-plaisant usage,
C'est que quand la maîtresse épouse son amant,
La soubrette au valet tombe alors en partage.
Que pensez-vous de cet arrangement.

NARSIT.

Je dis qu'en France il doit avoir son agrément,
Mais s'il faut parler net, tenez, Mademoiselle :

NARSIT.

DUO.

Quand j'aimerais en vérité,
Je ne pourrais jamais vous plaire,

LE CORSAIRE,

L I S E T T E.

Si vous m'aimez en vérité,
Pourquoi craindre de me déplaire.

N A R S I T.

Vous avez talent & beauté.

L I S E T T E.

Vous avez bien de la bonté.

N A R S I T.

Œil séduisant, charmant visage,
Souris fripon, joli corsage,

L I S E T T E.

Vous avez bien de la bonté.

N A R S I T.

Mais s'il ne faut rien vous taire.

L I S E T T E.

C'est.... Eh bien s'il ne faut rien me taire ,

N A R S I T.

C'est....

L I S E T T E.

Eh bien quoi?

N A R S I T.

c'est....

L I S E T T E.

Eh bien...

Mais quel est donc tout ce mystère,

N A R S I T.

C'est là vraiment qu'est le mystère.

L I S E T T E.

N A R S I T.

Mais pourquoi donc ce mystère, Laissons cela, c'est un mystère,
Ne craignez pas de me déplaire Je ne pourrais jamais vous
plaire.

Dites-moi donc la vérité. Oui, je vous dis la vérité
Vous êtes trop modeste aussi. Oh non ce n'est pas modestie.
Je dis que si.... Je dis que non....

Je dis que si...

Quelle folie...

L I S E T T E.

Vous avez esprit & gaieté,

N A R S I T.

NARSIT.

Vous avez bien de la bonté.

LISETTE.

Joli maintien, taille légère,
Esprit gaité, regard malin,
Enfin vous êtes fait pour plaire.

NARSIT.

Oh vous avez trop de bonté.

LISETTE.

Si vous m'aimez en vérité,
Pourquoi donc craindre de dé-
plaire.

Mais pourquoi donc tout ce
mystère ?

Oui, je vous dis la vérité.

NARSIT.

Quand j'aimerais en vérité,
Je ne pourrais jamais vous
plaire.

Laissons cela je dois me taire

C'est trop d'honneur en vérité.

LISETTE.

Quoi ! vous n'avez pour moi pas même d'amitié ?

NARSIT.

De grace, laissez-moi mon secret, par pitié.
Informez-vous des mœurs, & d'Afrique & d'Asie,
Ici, par une loi qui vient de Barbarie,
Le Maître épouse trop, le valet point du tout.

LISETTE.

On n'est pas à ces loix sujets dans ma patrie.

NARSIT.

Excusez-moi, la loi me suit par-tout,

LISETTE.

Vous m'impatientez.

NARSIT.

Je n'en suis pas le maître.

LISETTE.

Je suis bien folle au fond, de tant me tourmenter ;
Je vous laisse deux jours pour bien vous consulter,
Vous vous raviserez peut-être,
C'est-là mon dernier mot, après quoi tout est dit,

D

Dans mon pays j'aurais, sans contredit,
 Affez d'adorateurs dont les feux vont renaître,
 Et qui, pour en parler, ne se font pas prier,
 Monsieur Florville vient.....



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, FLORVILLE.

FLORVILLE.

L I S E T T E , ce papier
 Doit de tous nos projets instruire ta maîtresse,
 Pour l'y déterminer use de ton adresse..

L I S E T T E .

Comptez sur moi, Monsieur, j'y vais tout employer.
 (à Narsit.) Adieu nigaud. (elle sort.)

N A R S I T .

Elle est toute charmante.
 Que les femmes de France, ont de graces & d'esprit.

F L O R V I L L E .

Toi, Narsit, cours au port, mon ame impatiente,
 N'ose embrasser encor l'espoir qui la séduit,
 Vois si rien ne s'oppose à ma fuite secrète.
 (Narsit sort.)



SCENE VII.

F L O R V I L L E , seul.

Aux portes du bonheur quel remord m'inquiète,
 J'ose trahir celui qui m'a comblé de biens
 Il veilla sur mes jours, j'empoisonne les siens.
 Ah! mon plus grand tourment est d'ignorer encore,

Si Julie est toujours sensible à mon amour ;
 Qui fait si tous les soins d'un rival qui l'adore
 N'auront pas à son cœur inspiré du retour.
 Ciel ! le voici.



SCENE VIII.

MAHAMET, FLORVILLE.

MAHAMET, *très - gaîment.*

C'EST vous que je cherche , Florville ,
 Je viens vous embrasser comme mon bienfaiteur.

FLORVILLE.

Moi ! comment donc ?

MAHAMET.

Je vous dois mon bonheur ,
 J'ai suivi vos conseils... l'esclave est plus docile.

FLORVILLE, *à part.*

Mes conseils ! que dit - il !

MAHAMET.

J'en ai senti le prix.
 Ecoutez à peu près comme je m'y suis pris.

DUO.

MAHAMET.

Tantôt en vous quittant,
 Chez elle en tête à tête,
 J'ai cru trouver l'instant
 D'assurer ma conquête,
 N'en eussiez-vous pas fait autant ?

FLORVILLE.

Oui, je le crois,
 Mais poursuivez, je vous supplie
 Je le crois, tout autant.

MAHAMET.

Oui, je le parie.
 Vous en auriez fait autant.

MAHAMET.

J'ai juré que jamais près-d'elle,
 Ne s'éteindrait d'aussi beaux feux,
 Que toujours constant & fidele,
 Je chérirais de si beaux nœuds,

D 2

LE CORSAIRE,

N'en eussiez-vous pas fait autant ?
J'ai vu sur sa bouche,

FLORVILLE.

Sur sa bouche...

MAHAMET.

Un sourire,

Puis un soupir !...

FLORVILLE.

Un soupir...

MAHAMET.

Puis un soupir s'est échappé ;
Soupirer , tendrement sourire ;
On fait assez ce que cela veut dire.

FLORVILLE.

Soupirer.. & sourire,
Mais tout cela ne veut encor rien dire.

MAHAMET.

A ses genoux , je suis tombé,

FLORVILLE.

A ses genoux , ah quel martyre !...

MAHAMET.

J'ai pressé tendrement sa main,
N'en eussiez-vous pas fait autant ?
Son embarras étoit extrême,
J'ai cru voir palpiter son cœur.

FLORVILLE.

MAHAMET.

Ah ! se peut-il qu'elle l'aime ? Je suis sûr qu'elle m'aime,
Mon malheur est certain. Mon triomphe est certain.

FLORVILLE.

De son amour pour vous elle a donc fait l'aveu !

MAHAMET.

Pas tout à fait encor , mais il s'en faut si peu.

FLORVILLE.

Chaque mot , dans mon cœur , plonge un poignard
perfide.

MAHAMET.

Un reste de pudeur , semblait l'envelopper ;

Mais je l'appercevais tout prêt à s'échapper ;
Il expirait sur sa bouche timide ;
Quand Lifette a rompu l'entretien plein d'appas.

FLORVILLE.

Ah ! je respire encore !

MAHAMET.

Ne vous affligez pas ;
Mon triomphe est certain , ou du moins je m'en flatte.
Et comme vous disiez , brusquant le dénouement....

FLORVILLE.

Prenez garde , qu'un pas fait mal adroitement....
Quand une femme a l'ame délicate ,
Peut , loin de le hâter , reculer le moment.

MAHAMET.

Mais vous me conseilliez tantôt différemment !

FLORVILLE.

Tantôt je n'avais pas encor vu Florentine :
J'ai de fortes raisons de penser autrement
Laissez-moi la revoir , souffrez que j'examine.

MAHAMET.

Non , mon ami , craignez un tel écueil ;
Ne vous exposez plus au danger d'un coup-d'œil ,
Qui vous fasse oublier....

FLORVILLE.

Qui ! moi ! moi , que j'oublie...
Plus je vois Florentine , & mieux je sens hélas !
Que mon destin est d'adorer Julie.

MAHAMET.

Eh bien ! fuyez ces lieux & volez sur ses pas :
Je ne vous retiens plus , ce serait injustice.
Quittez-moi , je le veux ; c'est pour vous un supplice
De voir l'amour heureux , quand vous ne l'êtes pas ,
Je vous trouve rêveur , inquiet.

FLORVILLE.

Ah ! je pense
Qu'en touchant au bonheur , on peut en être loin

Je vais chercher Julie avec le plus grand soin :
 Je veux qu'à la trouver le hazard me destine ;
 Mais si de mon malheur , forcé d'être témoin ,
 Je la trouvais esclave , ainsi que Florentine ,
 En la voyant qui ne l'aimerait pas ?

MAHAMET.

Une forte rançon vous tirerait d'affaire ;
 L'argent plus que l'amour séduit un cœur corsaire.

FLORVILLE.

Mais enfin si l'amour , l'attachoient à ses pas !

MAHAMET.

Il faudrait avec feu reclamer votre amante ;
 Tout le monde n'a pas certe humeur violente ,
 Ce caractère altier , indomptable , fougueux
 Qui me rend , lorsque j'aime , intraitable & barbare ;
 Ce serait , je l'avoue , un soin infructueux
 D'employer avec moi cette franchise rare ;
 Car jamais un rival ne pourrait m'échapper.

FLORVILLE, (à part,)

Dieux ! j'allais me trahir ; il faut donc le tromper ,

MAHAMET.

Mais il est peu de gens je crois qui me ressemblent ;
 Après tout cependant , si pour votre tourment ,
 Les mêmes incidens par hazard se rassemblent.
 Votre plus court parti , c'est de tromper l'amant.

FLORVILLE.

Vous me conseillerez d'user de stratagème ;
 Parlez comme pour vous.

MAHAMET

Je le ferais moi-même.
 On s'excuse de loin quand on a réussi.

FLORVILLE.

Vous m'obligez beaucoup , en me parlant ainsi.

MAHAMET.

Pour quoi d'avance aussi se forger de chimères !
Banissez promptement vos craintes sur ce point.
Faites pour le départ vos apprêts nécessaires,
Et, si vous m'en croyez, ne le différez point.

FLORVILLE.

C'est mon intention, & dès cette nuit même,.....
Mais ne devez-vous pas partir aussi ce soir ?

MAHAMET.

Je le devrais ! je suis dans un péril extrême :
On trame contre moi le complot le plus noir ;
Mais vers le point du jour, il sera tems encore ,
Un dernier entretien avec ce que j'adore
Me paraît un devoir , avant de la quitter.
A l'insu de Zima , je cours m'en acquitter.
Il faut donc malgré moi que je vous abandonne.
Pour mon projet , je ne veux en ce lieu
D'un départ supposé désabuser personne
Mais nous nous reverrons bientôt j'espère ; adieu,
Ma consolation doit être aussi la vôtre .
Oui , félicitons-nous chacun à notre tour
De ce qu'en nous quittant , nous passions l'un & l'autre
Des bras de l'amitié dans les bras de l'amour.

(il sort)



SCÈNE IX.

MAHAMET, FLORVILLE, JULIE,
LIZETTE, ZIMA.

FLORVILLE.

IL faut donc le trahir malgré moi... mais je tremble ,
Et Julie & Zima sont à présent ensemble ;
S'il alloit découvrir... non il rentre chez lui
Ah ! Julie , à me suivre avez-vous consenti ?

Chaque instant qui s'écoule est un nouveau supplice,
Mais la nuit s'obscurcit & me paraît propice.

FINALE.

Que le tems dure hélas !
A mon impatience
Tout est dans le silence
Et Zima ne paraît pas ;
Toi que mon cœur adore,
Dois-tu tarder encore
A voler dans mes bras ?

Z I M A, *au balcon.*

Etes vous prêt ?

F L O R V I L L E.

Est-ce Zima ?

Z I M A.

Oui, c'est elle-même,
Tout est prêt pour notre projet.

Z I M A.

F L O R V I L L E.

Ah ! quel bonheur extrême !	Ah ! quel bonheur extrême !
Il va revoir tout ce qu'il aime	Je vais revoir tout ce que j'aime,
Nous allons être heureux ,	Nous allons être heureux ,
Tout succède à nos vœux.	Tout succède à nos vœux.

F L O R V I L L E.

J'entends du bruit.

Z I M A.

C'est l'esclave Française
Qu'ici l'on vous conduit
Profitez à votre aise
Des ombres de la nuit.

F L O R V I L L E.

Votre amant vous appelle,
Ma Julie, est-ce vous ?

J U L I E.

Florville, ô dieux !

F L O R V I L L E.

O dieux ! suis-moi, viens, ma
Julie.

M A H A M E T.

(*Au moment où ils sont prêts à sortir, Mahamet arrive avec sa troupe.*)

Tremble, ingrate, infidelle,
Redoute mon courroux.

Z I M A.

COMEDIE.

33



ZIMA, JULIE, LISETTE, FLORVILLE.

Ciel! Ciel! on les trahit.
je suis trahie.

JULIE, FLORVILLE.

Que t'ai-je fait, barbare?

MAHAMET.

Qu'on le saisisse,
Qu'on obéisse.

JULIE, FLORVILLE.

Quelle fureur s'empare
De ton cœur endurci?

MAHAMET, & le Chœur.

Tu m'as trahi.
Il l'a

ZIMA, LISETTE.

Oh ciel! on l'a trahi.

MAHAMET.

Dans ce billet que j'ai surpris,
J'ai vu ton coupable artifice,
Tu vas en recevoir le prix.
Me ravir ce que j'aime!
M'enlever tout mon bien!
Mon désespoir extrême
Ne voit n'entend plus rien.

FLORVILLE.

M'enlever ce que j'aime!
Me ravir tout mon bien!
C'est ton crime à toi-même,
Ce forfait est le tien.

ZIMA, JULIE, LISETTE, & le Chœur.

Lui ravir ce qu'il aime,
C'est son crime à lui-même.

FLORVILLE.

Cruel, c'est ma Julie

JULIE.

Hélas!

FLORVILLE.

C'est mon amante.

E

M A H A M E T.

Dans ma fureur extrême,
Non, je n'entends plus rien.
L'objet que ton cœur aime
Partagera ton sort.

JULIE, FLORVILLE, (*Ils se jettent aux genoux
de Mahamet.*)

Epargne ce que j'aime,
Je subirai la mort.

M A H A M E T.

Plus de clémence,
Que l'ingrat qui m'offense
Subisse son sort

JULIE, ZIMA, LISETTE,
FLORVILLE.

Hélas ! quel triste sort !

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Théâtre représente le bord de la mer, deux tours octogones sur les deux côtés de l'avant-scène, sur les donjons desquelles puissent se promener librement les esclaves détenus. La tour à droite du spectateur, où paraît Julie, est à la première coulisse; celle qui est à gauche, où est Florville, est à la quatrième coulisse. Il fait nuit.



SCENE PREMIERE.

JULIE, paraît seule sur son donjon, accablée de douleur.

A I R.

HÉLAS! qu'êtes-vous devenus!
 Momens que j'ai perdus,
 Où mon ame espéroit encore
 De revoir tout ce que j'adore?
 Momens que j'ai perdus,
 Hélas! ne reviendrez-vous plus?
 Ah! malheureuse!
 De ma peine rigoureuse
 Quand verrai-je donc la fin?
 Vains regrets, plaintes inutiles,
 Tu partages mon destin,
 Cher amant, Florville!
 Ah! je succombe à ma douleur.
 J'ai donc perdu tout mon bonheur!
 Plus de repos, plus d'espérance,
 Quelle souffrance,
 Pour mon cœur,
 Hélas! ô peine affreuse,
 Je succombe à ma douleur.

*J'entends du bruit, tout me paraît à craindre
 Peut-être on m'envierait jusqu'au droit de me plaindre.*

(Elle va pour rentrer, mais entendant une voix elle reste.)

E 2



SCENE II.

JULIE, FLORVILLE, *dans sa tour sans être vu.*

ROMANCE.

Loin de l'objet si cher à mon cœur,
Je ne jouis pas de la vie.

JULIE.

Me trompai-je, ciel, quels accens!
Florville.

FLORVILLE.

Ma Julie, est-ce toi?

JULIE.

Dieux, quels accens!

FLORVILLE.

O ma Julie!

JULIE.

O cher Florville!

(Tous deux.)

Est-ce toi que je revois?
Cher objet de flamme,
Tu rassure mon âme,
Quel moment pour moi!

JULIE.

Ah! cher amant!
En ce moment,
Du fort je brave la rigueur.

FLORVILLE.

De Mahamet en ce moment,
Je brave la rigueur

(Tous deux.)

Loin de l'objet cher à mon cœur
Je ne jouis pas de la vie.

JULIE.

Ah! cher amant, en ce moment,
Du fort je brave la rigueur.

FLORVILLE.

De Mahamet en ce moment

Je brave la rigueur.

(Tous deux.)

Rien ne pourra t'arracher de mon cœur.

FLORVILLE.

Le geolier de ma tour est chargé d'une lettre
Qu'à prix d'argent il a promis de te remettre,
Tu ne fais rien?

JULIE.

Je fais que Narfit & Zima

Ne sont point soupçonné d'avoir été complices,
Qu'ils travaillent pour nous.

FLORVILLE.

Veuillent les Dieux propices

Veiller sur leurs projets.

JULIE.

Mahamet partira

Aussi-tôt que la nuit fera place à l'aurore,
Ce n'est qu'à son retour, qu'il veut faire savoir
Quel sort il nous destine : espérons donc encore.

*[On entend du bruit derrière la porte du geolier de
Florville.]*

LISETTE.

Vous vous livrez sans crainte, au plaisir de vous voir ;
Mais je crains que l'argus de cette tour maudite
D'un trop long entretien par hazard ne s'irrite,
Et de vous en priver ne se fasse un devoir.

JULIE.

Elle a raison ; adieu , compte sur ta Julie.

[Ici le geolier sort.]

FLORVILLE.

C'est pour toi seule encor que je chéris la vie.

(ils rentrent.)



SCÈNE III.

LE GEOLIER.

IL faut décidément, par quelque ruse honnête,
 Perdre mon cher confrère auprès de Mahamet :
 La lettre que je tiens avec un peu de tête,
 Doit efficacement servir à ce projet.
 Je vais lui proposer de la faire remettre,
 Moyennant quelqu'argent, qu'il faudra lui promettre ;
 S'il l'accepte, aussi-tôt je vais à Mahamet
 Le faire dénoncer, c'est un moyen commode,
 Un peu de calomnie est d'un puissant secours ;
 Ma foi ces secrets-là deviennent de nos jours
 Les plus délicats, non, mais les plus à la mode.

A R I E T T E.

C'est au plus fin a s'amuser,
 C'est au plus sot a s'abuser,
 L'esprit est fait pour l'avantage
 De qui fait mieux en user.
 Qui réussit est le plus sage,
 Pour réussir il faut ruser
 C'est-là la méthode en usage. *fin.*

Frappons.



SCÈNE IV.

LE PREMIER ET LE DEUXIEME GEOLIERS.

Hme. GEOLIER.

C'EST vous ?

Ier. GEOLIER.

Un mot.

Hme. GEOLIER.

Au fait.

Ier. GEOLIER.

Oui, m'y voici.
Si quelqu'heureux destin, & sans sortir d'ici,
Vous offrait à l'instant l'espoir d'une fortune,
La prendriez-vous bien, sans vous faire prier?

IIme. GEOLIER.

Belle demande, & vous?

Ier. GEOLIER.

Oh! moi, cent fois pour une.
Vous devez bien penser que je fais mon métier.

IIme. GEOLIER.

Eh bien?

Ier. GEOLIER.

L'occasion est belle mon confrère,
Mon amitié pour vous m'engage à la saisir.
Je vous l'offre.

IIme. GEOLIER.

Parbleu, j'accepte avec plaisir.

Ier. GEOLIER. (*à part*)

Je le tiens.

IIme. GEOLIER. [*à part.*]

A coup-sûr ceci cache un mystère,
Voyons venir.

Ier. GEOLIER.

Tenez, il ne faut rien vous taire,
Il s'agit d'une lettre à faire parvenir.

IIme. GEOLIER.

On paira bien?

Ier. GEOLIER.

C'est fait.

IIme. GEOLIER.

Ah! c'est fait! bonne affaire.
Combien m'offrirez-vous pour la faire tenir?

Ier. GEOLIER, *lui montrant la bourse.*

Nous allons partager.

IIme. GEOLIER.

Je ne pourrai rien faire.
Et je veux tout ou rien; il faut vous arranger.
Celui qui donne est en votre puissance:
Du danger que je cours, vous ferez l'importance,
C'est à l'argent du moins à me dédommager.

Ier. GEOLIER.

C'est votre dernier mot?

IIme. GEOLIER.

Sans marchander.

Ier. GEOLIER, *à part.*

La somme
Ne doit rien me coûter, si j'attrape mon homme.

(Haut, donnant la bourse.)

Je vous mets la fortune à la main sans regret.

IIme. GEOLIER, *la saisissant hardiment.*

Et je la prends au vol.

Ier. GEOLIER.

Eh bien! qu'allez-vous faire?

IIme. GEOLIER.

La lettre?

Ier. GEOLIER.

La voilà.

IIme. GEOLIER.

Je vais me satisfaire,
Et la faire à l'instant tenir à Mahamet.

Ier. GEOLIER.

Que dites-vous donc là? cessez ce badinage.

IIme. GEOLIER.

Je ne badine point.

Ier. GEOLIER.

COMEDIE.

41

Ier. GEOLIER.

Eh quoi! vous nous perdrez?

IIme. GEOLIER.

Oui vous; mais non pas moi.

Ier. GEOLIER.

Mais vous n'êtes pas sage.

Votre gain?

IIme. GEOLIER, *mettant la bourse dans sa poche.*

Le voilà.

Ier. GEOLIER.

Comment, vous le gardez?

IIme. GEOLIER.

S'il vous plaît : mais tenez, je veux être bon diable;
Votre position veut du ménagement.
Je vous rends votre lettre, & je garde l'argent;
N'est-ce pas être honnête?

Ier. GEOLIER.

Il rit le misérable.

IIme. GEOLIER.

Vous vouliez m'attraper, mais pour joner au fin
Il faudra encor vous lever plus matin.
Serviteur. (*Il rentre.*)

Ier. GEOLIER, *en rentrant.*

Tôt ou tard, il faut que je me venge.



SCENE V.

NARSIT, *seul, qui a entendu les derniers vers.*

ALLONS, Narsit, allons, il faut que tout s'arrange;
Servir les deux amans, puisque mon cœur le dit;
Le désir d'obliger doit donner de l'esprit.

F

Je veux ouvrir ces tours, voilà le difficile;
 Il s'agit d'enfermer l'un & l'autre Geolier,
 N'en tromper qu'un des deux ferait chose inutile;
 De les faire éloigner il n'est aucun moyen;
 Il y va de leur tête: une ruse subtile
 Qui les trompe tous deux dans le même moment,
 L'un par l'autre, à la fois, me mène au dénouement.
 M'y voilà, j'établis un grand fond d'espérance
 Sur la haine qui fait leur méfintelligence.
 L'argent a tout pouvoir sur mes deux rénégats;
 Servons-les à leur guise, & ne l'épargnons pas.

(Il frappe à la porte du Ier. geolier.)

Ier. GEOLIER.

C'est vous Monsieur Narfit.

NARSIT.

Oui; mais parlez plus bas.
 Et que votre voisin, ne vous entende pas
 Car il faut le duper.... je suis votre complice;
 Vous allez à Zima rendre un très-grand service,
 Et gagner cent sequins, si vous réussissez.

Ier. GEOLIER.

Cent sequins, mais voilà qui me convient assez:
 Que faut-il?

NARSIT.

De l'adresse.

Ier. GEOLIER.

Oh! c'est mon fort.

NARSIT.

J'espère

Vous amener bientôt ici votre confrère,
 Vous procurer ensemble un entretien réglé
 Il s'agit finement de lui voler sa clef,
 Et de donner l'essor à ses deux prisonniers.

Ier. GEOLIER.

Ah diable! je comprends.

NARSIT.

De toutes les manières

La meilleure sera de le faire jaser,
Avec la clef je puis les faire disparaître,
Tandis qu'avec esprit vous saurez l'amuser.

Ier. GEOLIER.

C'est charmant; il faudrait essayer, le tems presse.

NARSIT.

Rentrez; pour l'attirer je vais user d'adresse.

Ier. GEOLIER, *en rentrant.*

C'est bien dit: quel plaisir si je puis aujourd'hui,
Gagner mes cent sequins & me venger de lui.

(*Il rentre.*)



SCÈNE VI.

NARSIT, FLORVILLE, LISETTE.

FLORVILLE.

St, st, mon cher Narsit, j'ai vu tout ce qui s'est
passé.

NARSIT.

Et vous, Mademoiselle.

LISETTE.

Ah! j'ai l'ame attendrie
D'un si beau procédé, c'est un bienfait placé,
Vous serez par l'amour un jour récompensé,
Puisque vous le servez.

NARSIT.

Oh! je vous remercie,
Je ne suis pas intéressé.

(*à part.*)

J'en tiens un maintenant, râchons d'attirer l'autre.

(*Il frappe à sa maisonnette.*)





SCÈNE VII.

LE II^{me}. GEOLIER, NARSIT.II^{me}. GEOLIER.

C'EST vous, Mr. Narfit.

NARSIT.

Plus bas c'est un secret.

II^{me}. GEOLIER.

Si bas qu'il vous plaira : que voulez-vous du nôtre ?

NARSIT.

Vous pouvez me servir dans un bien grand projet
Et ces deux cens sequins en font la récompense.

II^{me}. GEOLIER.

Dans un bien grand projet, & je puis vous servir !

NARSIT.

Sûrement : car sans vous, je ne puis rien finir ;
C'est ce qui de ma part vous vaut la préférence.

II^{me}. GEOLIER.

Je ne puis m'éloigner d'ici de trente pas.

NARSIT.

Je vous en sauve quinze, ainsi point d'embarras.
Je vais vous amener ici votre confrère,
Vous irez au-devant, vous vous entretiendrez,
Vous volerez sa clef, vous me la donnerez,
Et vous l'amuserez pour me laisser mieux faire.

II^{me}. GEOLIER.

Si pourtant...

NARSIT.

Votre esprit va-t-il s'alambiquer ?

Je n'ai pas trop le tems de vous tout expliquer ;
Voilà deux cens sequins , pour prix de votre adresse ,
Si vous avez la clef... le jour vient , le tems presse ,
Quitte à vous dire après trente mille raisons.

IIme. G E O L I E R.

Ah ! vous m'en offrez une à peu près sans réplique ,
C'est les deux cens sequins , que le reste s'explique.

N A R S I T.

Comptez-vous réussir ?

IIme. G E O L I E R.

Oh ! je vous en réponds.

Qu'il vienne....

N A R S I T.

Il va venir.

[*Bas au Ier. geolier.*]

La dupe est près du piège.

Ier. G E O L I E R , *bas à Narfit.*

Bon , bon , je vais tâcher que l'entretien s'abrège.

D U O.

Ier. G E O L I E R , *Il lui donne la main.*

Soyons unis , confrère.

IIme. G E O L I E R.

Soyons unis , confrère.

Tous deux.

Soyons unis , confrère ,

Vive la bonne foi ;

D'une amitié sincère

Faisons-nous une douce loi ;

Et vous ferez j'espère ,

Bientôt content de moi.

T R I O.

N A R S I T , *au Ier. Geolier.*

Ne perdez pas une minute.

Ier. G E O L I E R , *bas à Narfit.*

Dans peu mon marché s'exécute.

LE CORSAIRE,

NARSIT, *bas au II^{me}. Geolier.*

Ne perdez pas une minute.

II^{me}. GEOLIER.

Dans peu mon marché s'exécute.

[*Narsit fait signe au I^{er}. Geolier de commencer, & fait sonner la bourse à son oreille.*]I^{er}. GEOLIER.Ah ! j'ai l'ame ravie,
Et je ne veux que vous toucher.[*Narsit fait signe au II^{me}. Geolier de répondre, & fait sonner la bourse.*]II^{me}. GEOLIER.Moi, j'ai la même envie,
Et j'aurais été vous chercher.I^{er}. GEOLIER, *à part.*

Voilà qu'il y vient de lui-même.

II^{me}. GEOLIER.

Voilà qu'il y vient de lui-même.

NARSIT.

Voilà qu'il y vient de lui-même.

*Tous trois.*Ah ! quel plaisir,
Notre projet va réussir.

NARSIT.

LES GEOLIERS.

L'on aurait été vous chercher. | Oui, j'aurais été vous chercher.

I^{er}. GEOLIER, *se rapprochant.*Souffrez, je vous conjure,
Que je cherche à me rapprocher.II^{me}. GEOLIER.Souffrez, je vous conjure,
Que je cherche à me rapprocher.I^{er}. GEOLIER, *à part.*

Ah ! qu'il est bête mon confrère.

II^{me}. GEOLIER, *à part.*

Ah ! qu'il est bête mon confrère.

NARSIT, *bas.*

Ah ! qu'ils sont bêtes tous les deux.

Ier. GEOLIER.

De l'amitié j'attends un gage.

NARSIT.

Courage.

IIme. GEOLIER.

De l'amitié j'attens un gage.

NARSIT.

Courage.

LES DEUX GEOLIERS.

Dans un moment si doux,
Que ne ferai-je point pour vous.
Embrassons-nous, confrère,
Vive la bonne-foi.
D'une amitié sincère,
Faisons-nous une douce loi,
Et vous ferez j'espère,
Bientôt content de moi.

NARSIT, *au Ier. Geolier.*

Vous avez dû saisir la clef ?

Ier. GEOLIER.

Parlez plus bas, tout est bacle.

NARSIT, *au IIme. Geolier.*

Vous avez dû saisir la clef.

IIme. GEOLIER.

Parlez plus bas, tout est bacle.

Ier. GEOLIER, *à Narsit, en lui donnant la clef.*

De l'amitié voilà le gage.

NARSIT, *en la prenant.*

Je le tiens.

IIme. GEOLIER.

De l'amitié voilà le gage.

NARSIT.

Je le tiens.

[*Au même à l'oreille.*]

Amusez-le toujours de même.

Ier. GEOLIER.

Ah ! qu'il est bête mon confrère.

LE CORSAIRE,

IIme. GEOLIER.

Ah! qu'il est bête mon confrère!

NARSIT.

Ah! qu'ils sont bêtes tous les deux.

LES DEUX GEOLIER S.

Cet instant, j'espère,
Va remplir nos vœux.
Embrassons-nous, &c.

IIme. GEOLIER, *surprend Narsit qui ouvre
sa porte.*

Que faites-vous donc?

NARSIT.

Rien.

IIme. GEOLIER.

Mais parbleu j'y vois,
Vous nous faisiez faire un coup-fourré, je crois?
Rendez ma clef; sinon, je trahis le mystère,

Ier. GEOLIER.

Il l'a surpris.

NARSIT.

Tenez, mais jurez de vous taire.

IIme. GEOLIER.

A la bonne - heure.

Ier. GEOLIER.

Eh bien! vous avez lanterné,
Et vous ne tenez rien, cependant notre affaire
Etoit en bon chemin.

NARSIT.

J'en suis tout consterné,
Oui, je reste à moitié.

Ier. GEOLIER.

Qu'avez - vous donc pu faire?

NARSIT.

NARSIT.

Oh ! j'ai fait de mon mieux.

Ier. GEOLIER.

Serviteur.

NARSIT, (à part.)

Je le suis.

Ier. GEOLIER.

Manquer un si beau coup.

[Il voit sa porte ouverte.]

Malheureux que je suis !

Ma porte... ah ciel ! je suis trahi , je gage.

NARSIT, l'enfermant.

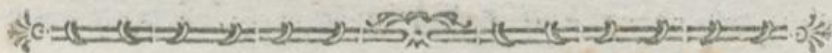
C'est vrai :

[Ici on voit au donjon de la tour de Julie , le II^eme :
Geolier qui ferme la porte & regarde de tous côtés.]

Ier. GEOLIER.

Mr. Narsit , je vais faire tapage.

NARSIT.

Criez , vous vous perdrez , mais si vous êtes sage
Je vous délivrerai.

SCÈNE IX.

NARSIT, FLORVILLE.

NARSIT.

C'EST vous , vite à l'écart.

Cachez - vous dans les bois , qui bordent le rivage ,
Mahamet va passer , ne tentez le hasard ,
Que lorsque vous serez bien sûr de son départ :

FLORVILLE.

Il va passer , ô ciel ! quel danger le menace !

G

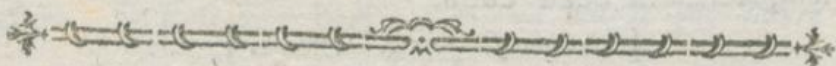
On en veut à ses jours, & j'ai tout entendu,
De ce complot secret je viens de voir la place;
On l'attend dans ces bois, s'il passe, il est perdu,
Puisqu'il est en péril, j'oublierai son offense.
Viens, Narfit, nous pouvons voler à sa défense.

N A R S I T.

Je vous suis.

[à part.]

Mes geoliers pour leur propre intérêt,
Grace aux trois cens sequins, garderont le secret.



SCENE X.

TOUS LES ACTEURS.

Z I M A, reçoit les adieux de Mahamet dans le
fond du théâtre, & dit quand il est parti.

M A H A M E T en partant vient de me faire
entendre,

Qu'il voudroit retrouver sa place dans mon cœur:
J'ai cru devoir piquer l'orgueil par la froideur,
Il part sans être heureux, il reviendra plus tendre
J'espère à son retour savoir comment m'y prendre.

A R I E T T E.

Un peu d'esprit, un peu d'adresse,
Un peu de ruse & de souplesse,
Ramene un volage indiscret,
Voilà tout mon secret. *fin.*
Soyez douce, simple, bonne,
L'amant heureux s'assoupira,
S'engourdira, s'éloignera.
Soyez coquette, un peu friponne,
Jaloux, il se réveillera,
Vous aimera, vous chérira.
D'une flamme constante vous aimera.
Il vous chérira, vous adorera.
Un peu d'esprit &c.

F I N A L E.

M A H A M E T.

De l'amitié que j'ai trahie,
C'est vous qui m'offrez les secours:

J'ai troublé la paix de ses jours,
Et c'est lui qui sauve ma vie.

FLORVILLE.

Je n'aspirais qu'à revoir ma Julie,
Votre péril exigea mes secours,
Si j'ai pu conserver vos jours.
Vous pouvez me rendre la vie.

MAHAMET.

Florville, hélas !

MAHAMET, ZIMA.

Quelle reconnoissance,
Quel prix offrir à vos soins généreux ?

FLORVILLE.

Ah ! n'est-il pas en votre puissance,
De nous rendre tous heureux.

MAHAMET, *à sa suite.*

Obéissez, qu'on lui rende Julie.

MAHAMET.

Soyez heureux.

à Zima.

En ce moment que tout s'oublie.

Soyez sensible à mes regrets.

ZIMA, NARSIT, & le Chœur.

Ah ! quel bonheur !
Ils sont heureux.

FLORVILLE, JULIE.

Mon cœur sensible à vos bien-
faits,
S'en souviendra toute la vie.

TOUS, *excepté Zima.*

Soyez sensible à ses regrets.

ZIMA.

Oui, je veux combler vos vœux.
Oui, mon bonheur
Est de vous voir heureux.

TOUS.

Ah ! quel plaisir extrême !

ZIMA, JULIE, LISETTE, & tous les Acteurs ainsi
que le Chœur.

Que dans cet aimable séjour
Tous les jours de la vie,
Soient par l'amitié, par l'amour
Tour à tour embellie.
Plus de chagrin plus de tristesse,
Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Qu'un si beau jour répand sur nous.

Fin du troisième et dernier Acte.

The amount of the sum of

£1000

is hereby paid to the order of

M. H. A. M. T.

M. H. A. M. T.

£1000

£1000

£1000

M. H. A. M. T.

£1000

M. H. A. M. T.

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

£1000

